

INTRODUCTION

Inde religieuse, Inde éternelle ?

Bombay, Banganga tank. Sur la presqu'île de Malabar, au-delà de la plage de Chowpatty, repaire des stars de Bollywood, il existe une sorte de village hindou hors du temps, enclavé sans transition dans la modernité frénétique de la ville. Autour de l'étang sacré de Banganga, se serrent les maisons du quartier brahmane, tout en profondeur, dont on aperçoit furtivement l'intérieur par les seuils ouverts. Des jeunes jouent au cricket sur le chemin de terre, une vache traîne paresseusement, les chiens aboient ou dorment sur des flaques d'ombre, quelques femmes lavent du linge en papotant, le coiffeur travaille en plein air. On entend les voix nasillardes des élèves de la *gurukula* * qui jouxte le modeste temple. Assis sur les marches de l'étang, on peut rêver ; odeurs d'épices et de décomposition, tranquillité de ce miroir immobile où se reflète un coin de ciel, comme une échappée ; une peau de mangue dérive doucement à la rencontre d'un vieux sac en plastique. Les grondements incessants de la circulation, la

* École religieuse.

INTRODUCTION

rumeur affolante des millions de gens qui se pressent sur cette étrange presqu'île s'estompent en un fond continu qu'on oublie. Bonheur d'avoir trouvé un enclos d'éternité dans l'énorme mégapole...

Madurai, temple de Meenakshi Devî. Toutes sortes de dévotions s'y manifestent envers l'une des formes majeures de la déesse shivaïte. Dans le vestibule qui précède le sanctuaire, des figures en bas relief, sculptées sur les colonnes, font l'objet d'un culte personnel ; une déesse, jambes écartées, libère un nouveau-né ; les parturientes viennent la prier pour qu'elle favorise leur accouchement. Une jeune femme accomplit ses rites, avec une précision et une lenteur fascinantes. Elle a apporté de l'huile, des fleurs, des poudres colorées, des petites bananes, de l'encens, des bougies, des feuilles de bananier pour préparer ses mixtures et déposer les offrandes. Elle a les mains luisantes d'huile, rouge sang. Elle prend soin du bas-relief comme d'un être vivant. Elle colle des pastilles vermillon sur les corps de la déesse et du nouveau-né, à des endroits très précis, aux articulations du corps ; elle touche le sexe de la *shakti* *, elle accroche une guirlande de jasmin fraîche autour de sa tête. Elle ne cesse de psalmodier à voix basse, et le nom divin revient comme une respiration régulière, qui berce, enveloppe et console. Par terre, devant le pilier, le repas divin est servi, composé de toutes sortes d'ingrédients et de couleurs. D'autres femmes passent, s'arrêtent, manifestent leur approbation.

Tiruvannamalai (Tamil Nadu), ashram de Ramana Maharshi. À onze heures, chaque jour, l'ashram « nourrit

* Énergie féminine, créatrice, personnifiée dans la déesse.

les pauvres » ; on transporte en triporteurs d'énormes marmites de riz aux légumes et aux épices dans la cour d'entrée. Chacun, en une longue file, reçoit une généreuse portion de riz, un beignet, une louche de curry. « Les pauvres », ce sont d'abord tous ces renonçants dont Tiruvannamalai regorge, attirés qu'ils sont par la sainte montagne d'Arunâchala et le grand temple de Shiva. Vêtus d'orange, de blanc, ou demi-nus ; barbus, à chignon, cheveux au vent ; rasés, sales et hirsutes, ou d'une propreté méticuleuse, à lunettes de soleil (Rayban de préférence), à béquilles, à bicyclette et même à moto (chromes flambants). Pour recevoir leur repas, certains ont des gamelles de métal, à trois ou quatre compartiments pour bien séparer les aliments ; mais c'est le plus souvent le sac en plastique (éventuellement troué), ou un pan de dhoti (dans ce cas, l'ashram fournit obligeamment la feuille de bananier) qui font office de contenant. Il y a peu de jeunes, beaucoup d'hommes d'âge mûr, et aussi des vieux ascètes qui tremblotent en recevant leur repas ; les timides et les modestes ; ceux qui semblent faire une faveur insigne en acceptant d'être entretenus et qui présentent leur gamelle avec autorité : la nourriture leur est due, ne sont-ils pas des *sadhus* * ? « Les pauvres », ce sont aussi les mendiants, les estropiés, les simplets ; ils passent après, dans une joyeuse bousculade qui fait partie du rite, et que les gens de l'ashram savent gérer dans la non-violence.

L'ashram continue de transmettre l'enseignement, ou plutôt le non-enseignement – « ici, vous devez désapprendre », disait-il – du maître. Inévitablement, une forme de sacralisation s'est installée, sur cette terre où

* Saint homme.

INTRODUCTION

le libéré-vivant est un dieu qui s'est incarné pour montrer la voie du salut. Inévitablement, le vide s'est rempli, la nudité s'est habillée de rites, la vérité s'est actualisée dans des préceptes et des règles de vie, la solitude est tempérée par la communauté. La librairie est entièrement consacrée à la gloire de Shri Bhagavan : photos, livres, chromos, calendriers, très kitsch ; comment retrouver la trace du grand néo-védantin qui enseignait l'extinction de l'ego et de toute représentation de soi ? Peut-être à Skandâshram, qui fut l'ashram originel du Maharshi. À mi-pente, facile d'accès par un beau chemin ombragé, il fut le premier lieu où il accepta de recevoir des pèlerins en nombre. Tout petit, avec son jardin étroit et ravissant, don de la source qui surgit ici, il a quelque chose des ermitages orthodoxes des déserts du Proche-Orient. On y retrouve cette atmosphère condensée, comme imprégnée à jamais de l'ascèse intense, de la puissante méditation de ceux qui y ont vécu. Le grand temple de Shiva, à ses pieds, dans la ville de Tiruvannamalai, dessine son gigantesque mandala. Cosmos géométrique, construit par l'homme, il répond à l'ordre des dieux, là-haut, et Skandâshram se situe entre deux, espace de médiation. Ici, bat l'un des cœurs de la sagesse indienne, au sein de ce simple silence tranquille et familier.

Tirupati (Andhra Pradesh). Dans le plus important lieu de pèlerinage vishnouite, on vient pour recevoir la grâce du *darshan* * de la divinité. Beaucoup, en accomplissement d'un vœu, se font raser la tête avant de pénétrer dans l'es-

* Littéralement « vision » ; le regard de la divinité sur son adepte est source de bénédictions.

pace sacré, et les coiffeurs recueillent les montagnes de cheveux qui sont ensuite vendus à l'étranger. Dans le saint des saints, siège une pierre noire revêtue de soieries d'or qui représente Vishnu. Un service d'ordre très organisé canalise la foule qui fait des heures de queue, jusqu'à une journée entière, pour pénétrer dans le sanctuaire et apercevoir l'image quelques secondes. Par moments, de cette file interminable qui patiente sous un soleil de plomb s'élèvent des psalmodies du nom divin qui se terminent en cris d'excitation, « Vishnu », « Govinda », « Nârâyana », etc. Les regards dont on gratifie l'étranger ne sont guère amènes. Le temple est très riche, le plus riche de l'Inde, dit-on ; on paie cher pour y entrer quand on n'est pas hindou, et les aumônes des dévots représentent des sommes énormes. Elles sont d'ailleurs comptées publiquement, par les fonctionnaires du temple alignés sur des estrades jonchées de roupies, derrière des sortes de vitrines qui les protègent de la foule.

Ayodhya (Uttar Pradesh). Des militants nationalistes hindous vocifèrent. Ils agitent à nouveau la vieille querelle qui les oppose aux musulmans. Ils prétendent que dans cette ville sainte de la vallée gangétique, le premier empereur moghol, Babur, a construit sa mosquée avec les pierres obtenues par la démolition d'un ancien temple de Râma. Des agitateurs à l'allure d'ascètes délivrent des prêches enflammés qui appellent à restaurer le « règne de Râma », en puisant des références religieuses dans la vénérable *Bhagavad Gîtâ*. Les gouvernements qui se sont succédé depuis l'Indépendance ont réussi à contenir l'aile la plus extrémiste de ce mouvement, mais le conflit perdure.